

PROLOGUE

Ceci n'est pas une autobiographie. D'ailleurs à quel titre et qui pourrait-elle intéresser?... Moi?... Ce n'est pas sûr!... Alors?...

Mais une évidence s'impose. J'ai pratiquement traversé le siècle. Un siècle terrible avec deux guerres qui ont bouleversé le Monde : la première qui a amorcé le changement, la seconde qui l'a précipité dans la pente. Et, depuis, l'avalanche gronde.

Alors, plutôt qu'une autobiographie, un témoignage, l'appel à une mémoire restée fidèle. Et là s'impose la première vérité : la mémoire est sélective et elle a tendance à lisser l'événement, le sélectionner, l'introduire exactement dans le cadre de ce qu'a été une existence, dans un monde d'autres existences. Pourquoi, lorsque l'on fait appel à la mémoire, retrouve-t-on toujours les mêmes images? Pourquoi le livre s'ouvre-t-il toujours à la même page? Y a-t-il dans ces choix sa vérité, non celle du moment mais celle de la vie?...

Une autobiographie? C'est vouloir tout retrouver, tout faire revivre sans être sûr que la certitude du moment ne trahira pas la véracité de l'évènement. Laisser, par contre, l'ouvrage de la vie s'ouvrir au hasard non seulement c'est, à priori, plus émouvant mais aussi beaucoup plus juste, plus sensible et plus vrai.

Je suis né à Paris mais j'ai été élevé dans la campagne profonde, dans un village où ma petite famille représentait, à l'époque, l'essentiel de la population. Celle-ci se déplaçait peu. Aller au chef-lieu était une expédition qui donnait le temps de prévoir, de calculer, de réfléchir... de découvrir, enfin. Je me revois partir, tout fier, à côté de mon père ou dans l'ombre de mon oncle, aller prendre le train, en parler, l'attendre, le découvrir arriver en soufflant, se dégager à coups d'épaules et de secousses d'une tranchée ouverte à travers les rochers à coups de pics, de masses et de sueur, le voir s'arrêter en grinçant, se nourrir de l'eau de la montagne, laisser enfin aux voyageurs le temps de se saluer, s'installer à une place qui aurait pu être celle d'à côté, apprécier un paysage connu jusque dans ses détails, attendre le bon vouloir du monstre qui allait affronter les bois et déboucher, au bout de sa longue course, dans un gros bourg que l'on abordait avec le respect dû à un monde que notre modestie rendait un peu inquiétant.

Et pourquoi cette première image alors que j'étais déjà grand, que j'avais eu la possibilité d'explorer ma petite vie avec ses espoirs, ses rires, ses joies et, en égale quantité, ses peines ? Je suis incapable de le dire comme je ne peux chasser l'image qui suit, toujours la même, toujours aussi précise...

J'étais parti également, ce jour-là, avec mon oncle comme compagnon et nous avons rejoint la gare juste avant la pluie, que dis-je, le déluge, une cataracte qui transformait la marquise en arrosoir et la route d'accès en ruisseau.

Je revois le chef de gare traverser les voies en se dissimulant sous sa casquette et, au même moment, surgi de la masse des nuages, l'éclair avait inondé le pays de sa lumière bleue. J'ai eu l'impression qu'il traversait la campagne et, en langue de feu, était avalé par un pylône électrique placé à l'extrémité du quai pour étaler sur les moustiques que nous étions ses bras tentaculaires.

Y avait-il dans ce déluge et dans cette menace une prédiction de ce que serait ma vie ? Les événements s'imposent et, devant leur silence, il est facile de leur donner l'interprétation que l'on souhaite.

Alors, commençons tout au début.

J'ai été un petit enfant de la guerre, la première, la grande. Je suis né d'un miraculé, survivant du hasard, blessé, détruit, sauvé par miracle et dont la vie devait être un interminable calvaire. Mais, plus que tout, me reste, aujourd'hui, le souvenir de son courage. À une époque où les besoins en hommes instruits étaient inimaginables, il aurait pu être n'importe où, envisager n'importe quel avenir. Né à Paris d'une mère partie à vingt ans, élève d'un grand lycée parisien, il était à vingt ans – lui aussi ! – retourné dans son Aveyron d'origine. Il y avait rejoint un grand-père que le temps a effacé, accueilli par quatre vaches, un petit terrain, une ferme minuscule... le bonheur. En lui, au fond de lui, il était paysan de naissance, de vocation, d'envie et, j'ai mis longtemps pour le comprendre, de certitudes.

La guerre l'y avait cueilli. Mobilisé à Aurillac dans un régiment qui, tout au long du conflit, serait reconstitué à l'infini, engagé le premier jour, alignant attaque sur attaque il avait fini, deux ans plus tard, par être abandonné par une chance qui, toujours, un moment ou le suivant, se lassait. Massacré au Chemin des Dames, sauvé par miracle, admis d'hôpital en hôpital il avait terminé la guerre à Saint Angreau, gardien de prisonniers et, dans ce coin isolé du Cantal loin, très loin d'un conflit qui ensanglantait le Monde.

Il était de ceux qui prennent racine là où le hasard les conduit. Il y avait rencontré ma mère, postière au bourg et mon sort s'était inscrit dans cette double conjoncture.

Ma mère était originaire d'un minuscule hameau voisin qui serait le cadre de mon enfance et, aujourd'hui, le souvenir d'un

bonheur jamais remis en cause. Une maison était à vendre. Elle serait le refuge de ma jeunesse. Quelques prés la bordaient. La rivière coulait en contrebas. Si le Paradis existe sur cette terre il ne pouvait être que là !...

Et mon père a admis, sans discussion et sans réserve que ce petit coin de terre allait être notre horizon.

La guerre l'avait marqué au fer rouge. Elle avait forgé en lui, au-delà de son courage, la rigueur de ses principes, de sa morale et de son honneur. Avec nous il ne débordait jamais de cette attitude dont je regrettais la rigidité et à propos de laquelle il me faudrait longtemps, très longtemps pour deviner qu'elle lui était imposée par la souffrance.

De sa guerre il ne parlait jamais sauf à la veillée, dans un coin du cantou et avec Léon, le compagnon qui avait subi les mêmes épreuves. Et encore il en parlait en silence, à demi mot, par allusions et par sous-entendus. Personne ne faisait attention à leur conciliabule. Parfois seulement une exclamation un peu plus forte dominait le débat et se noyait dans la cheminée. « La Marne !... Planqués !... » Avec le Celou, il ne disait rien, jamais. Cet autre voisin avait été embarqué dans l'Armée d'Orient et quelles qu'aient pu être les épreuves subies, pour mon père ce ne pouvait être autre chose qu'une aimable villégiature !...

En somme il avait partagé le monde en deux parties parfaitement distinctes : ce qui faisait honte et ce qui faisait honneur. Et il avait assis sa vie sur ce manichéisme.

De ma mère, je me rappelle sa douceur. Elle me regardait, m'attirait à elle et, contre ce cœur qui battait fort, je me sentais défaillir. Elle était l'âme de la maison, donnait l'impression de mener exactement la vie dont elle avait rêvé.

Elle en était la cheville ouvrière et j'ai longtemps pensé que, pour elle, ce petit monde de la campagne qui l'entourait

était l'aboutissement de ses désirs intimes. Il m'a fallu une découverte, beaucoup plus tard, pour comprendre que son envie aurait été ailleurs. Partie à Paris remplacer dans la gestion de son commerce la mère de mon père arrivée au terme de sa vie, elle y avait laissé exploser tant de dynamisme, de joies profondes et de facilités d'adaptation que j'ai eu la révélation que là aurait été son bonheur...

Mariée à mon père, elle suivait la voie des femmes de l'époque pour qui le domaine était la cuisine, l'horizon le devant de porte et le double but celui d'amener les enfants à l'âge adulte et de faire face, indéfiniment, aux mêmes tâches ménagères. En réalité, elle avait entrouvert les portes de l'émancipation...

J'avais une sœur plus âgée, complice en tout, toujours et un frère plus jeune, compagnon de mes envies, de mes frasques et de mes emportements. Nous ne le savions pas encore mais nous traverserions la vie sans une opposition, sans un mot de colère et sans l'ébauche d'une querelle.

Et pourtant là n'était que la moitié de notre existence.

À un jet de pierre, la maison de nos grands-parents maternels nous offrait la chaleur de sa vie et si nos parents, déjà dévorés par leurs tâches n'avaient que peu de temps à nous consacrer, nous avons trouvé dans cet autre univers l'accueil, la liberté et le bonheur. À peine levés nous y partions à la course et il fallait la menace pour nous en faire revenir...

J'ai beaucoup écrit dans «Une bonne étoile?» sur ces êtres aimés. Juste un mot pour les situer : le grand-père, géant débonnaire avait vu, avec l'âge, son champ d'activité se restreindre pour ne garder que la grange, le jardin et le «taillé». Il y débitait le bois pour la cheminée. Il était, en somme, le père du feu, ce compagnon aussi indispensable que permanent et exigeant. Il vivait dans la crainte que je pleure, envahi par un chagrin d'enfant, pourtant aussi indispensable à la vie que le rire

ou les cris. Il savait qu'à l'instant apparaîtrait la grand-mère, aussi menue qu'il était grand et qui, invariablement, le renverrait à sa maladresse. Et alors tout ne pouvait être que le pire. J'allais, pour le moins, me crever les yeux avec un morceau de bois ou la hache, se démanchant, me trancherait la tête... J'écoutais avec ravissement. Pour moi, ils parlaient et, si les mots n'étaient plus les mêmes, je comprendrais vite que ces menaces n'étaient rien d'autre que l'écho des déclarations d'amour qu'ils avaient échangées à vingt ans.

Si j'ajoute que, l'été, tous attendaient le frère de ma mère, professeur dans un lointain lycée de Bretagne, accompagné de son fils qui était notre aîné et qu'avec lui arrivaient, venant bousculer notre univers, le goût de la mer, le cri des mouettes et le parfum de l'aventure, tous les acteurs étaient en place.

Dans ce petit village du bout du monde le livre des souvenirs pouvait commencer à voir noircir ses pages. Aujourd'hui, dans un ensemble d'ombres, d'enthousiasme, d'attentes et de regrets, ne me reste qu'à le laisser s'ouvrir aux entrefilets qu'il aura choisis. De l'inquiétude? De l'appréhension? De l'espoir? Les uns et les autres, mais peut-être, parfois, un filet de bonheur...

LA PETITE ENFANCE

Je suis né à la connaissance dans la laine et dans le bois. Évidemment, il me faudra la vie pour recréer l'ambiance, le jour, le cadre, l'environnement... les certitudes. J'aurais pu être effrayé par ce premier contact avec l'existence et j'aurais dû avoir la réaction normale des enfants surpris : la peur et les larmes. En fait, et le spectateur principal de cet événement me l'a souvent raconté, je riais et je me suis mis à émettre un son inintelligible qui ne pouvait être que de joie :

« Il parlait !... »

Et de là à tout décrire, à enjoliver, à broder autour de ce petit miracle il n'y avait qu'un pas. Alors, ma certitude d'aujourd'hui est-elle de vérité ou d'imagination ? Un peu des deux, sans doute, un peu des deux, sûrement...

Le cadre est vrai. Le grand-père « cassait le bois !... ». Ce géant débonnaire débitait, ce jour-là, de petits rameaux pour allumer le feu. Il réduisait les branches en morceaux qui, secs, brûleraient tels l'amadou. Il m'avait installé – comme Ronflaud le compagnon inséparable ! – sur un petit lit de copeaux recouverts d'un reste de couverture de laine. Il m'avait calé contre « un souchou » et là, en principe, je « restais sage !... ». En fait, il lui fallait, j'imagine, une patience infinie. J'avais réussi

à extraire de sous la couverture un copeau venu tout droit du pied de l'établi et je tentais de l'enrouler autour de ma main. En pratique, indéfiniment, je le portais à la bouche et, sans arrêt, mon gardien me l'enlevait doucement et me demandait – sans doute! – de rester assis, calé contre le pied du chêne.

À intervalles réguliers, la grand-mère arrivait. Pareille à l'ombre, elle n'était pas là. La seconde d'après elle apparaissait, génération spontanée venue droit de l'inquiétude. Le grand-père, pour elle, était « un brave homme !... ». Sa maladresse – évidente! – en faisait un danger. Et les conséquences, pour moi, ne pouvaient être que dramatiques !...

« Tu ne vas le laisser avaler les copeaux !... »

Voyait-elle en moi quelqu'un qui, plus tard, pour se guérir du tabac, mangerait un arbre !...

Mais là n'était que l'anodin. Le bois pouvait échapper au contrôle du grand-père et, pour le moins, me crever un œil !... Et elle reportait son inquiétude de la branche à l'outil.

« Le manche est solide ?... »

Elle le voyait se briser et cette masse de fer, pour le moins, me trancher la tête !...

Le grand-père se taisait. Que pouvait-il dire ?... On peut nier l'évidence, on ne peut rien contre l'imaginaire !...

Considérant sans doute qu'elle avait terminé sa tâche en attisant la méfiance de son complice elle s'en allait, ombre discrète et attentive. Elle reviendrait bien vite, ayant omis de signaler une autre calamité dont elle ne comprenait pas pourquoi elle ne s'était pas encore manifestée. C'était un éclat, attaquant surnois caché au plus profond de la bûche et qui n'attendait que l'opportunité pour exercer ses maléfices.

« Tu vois bien que je casse de toutes petites branches !... Je fais des fagots !... »

Alors, un petit, un tout petit éclat !... Après tout les virus sont la preuve de la nocivité des invisibles !...